

## **Prix Jacqueline de Romilly 2024**

**Deuxième prix dans la catégorie « Enseignement supérieur »,**

**décerné à Julie Gaudin, Université Paris Nanterre, pour sa nouvelle intitulée :**

### **Ce qui devait arriver...**

---

Je savais que cela arriverait, et je pensais m'être suffisamment préparée pour y faire face dignement, mais lorsque je l'ai vu débouler, couvert du sang des miens, je n'ai pu empêcher la terreur de s'engouffrer. Je me suis désespérément accrochée à la déesse de marbre, la suppliant de me sauver, tout en sachant que c'était inutile : cela devait arriver, et cela arriva. J'aurais dû hurler, mais je ne ressentais même plus la souffrance. Tout était comme embrouillé, je me sentais flotter, comme si le corps qu'il prenait n'était pas le mien. Je sentais ses mains sales, son haleine putride, la moiteur de son corps, mais tout était distant, comme si j'étais engluée dans un rêve dont je n'arrivais pas à me réveiller. Je suis restée longtemps inerte, même après son départ, comme un pantin qu'on aurait abandonné là. Je ne me souviens pas m'être levée, titubante, pour observer Troie brûler depuis les marches du palais. Tout était exactement comme je l'avais vu : la fumée noire qui obscurcissait le ciel, l'odeur du sang mêlée à celle des incendies, les cris de souffrance des blessés et le silence pesant des morts. A cette image de fin du monde se superposait celle de ma ville natale, blanche et brillante comme un phare dans la nuit... Mais la violence s'était infiltrée en elle, et la suie recouvrait à présent la blancheur du passé. Mon regard dériva lentement au-delà des murailles, parcourant la plaine étrangement vide : depuis dix ans c'était là que campaient les Grecs, mais aujourd'hui ils n'avaient plus besoin de leurs tentes : ils avaient pris ma cité. En plissant les yeux je distinguais encore les traces du char d'Achille autour de la ville, suivie d'une traînée plus sombre et diffuse, celle laissée par le corps de mon frère. Je le revoyais là, devant moi, entouré de gloire dans son armure, portant son épée au-dessus de sa tête pour rallier les Troyens derrière lui ; je le voyais ensuite tel que nous l'avions récupéré, les chevilles gonflées, le visage maculé de sang et de terre, presque méconnaissable tant il avait trainé dans la boue. Même après sa toilette funèbre je peinais à reconnaître en lui le frère que j'avais toujours connu, alors même que j'avais déjà assisté à la scène dans mes visions. Mais les visions ne protègent pas de la douleur, et le désespoir que j'avais ressenti en posant mon regard sur son visage tuméfié ne m'avait pas quittée depuis.

En m'essuyant les yeux, agressés par la fumée, je réalisai que j'étais couverte de sang, sans savoir s'il s'agissait du mien. Je n'avais mal nulle part, je ne ressentais rien, aucune pensée ne me traversait : j'observais en silence ma patrie partir en fumée, espérant simplement que la mort me prendrait bientôt... mais, je le savais, cet espoir était vain : je mourrai, certes, mais pas ici, et pas sans avoir encore enduré quelques souffrances. Je réalisai alors que je pleurais, et les larmes se mêlaient au sang en glissant dans mon cou. Je les essuyai rageusement : à quoi servait donc de savoir, si je ne pouvais rien empêcher ? Je repensai amèrement à la colère d'Apollon lorsque j'avais refusé son amour malgré son cadeau, et du regard de dégoût qu'il m'avait lancé avant de me cracher au visage. Il avait empoisonné ce présent, faisant de moi la folle et l'hystérique fille de Priam, au lieu de la grande prêtresse que j'aurais dû devenir. Chaque fois que mes prédictions s'avéraient justes on me blâmait, me reprochant d'avoir

provoqué la catastrophe lorsque j'essayais de tout cœur de l'empêcher. Oh je savais bien ce qui se disait dans les couloirs du palais depuis le début de la guerre : j'attirais le malheur sur ceux qui m'étaient chers ; je pensais avoir accepté la situation, mais le désespoir que je ressentais actuellement me prouvait le contraire. Cassandre la folle n'avait pas réussi à empêcher la chute de Troie, et elle en avait payé le prix. « Pas encore complètement... » murmura une voix au fond de moi, et un frisson me parcourut. Je n'avais pas encore expié ma faute, la mort de ma famille, la destruction de ma cité, le viol... tout cela n'était que le début de ma pénitence. Je savais qu'Agamemnon ne tarderait pas à me trouver, et qu'il me prendrait avec lui, m'emmènerait jusqu'à Mycènes pour que nous y mourrions tous les deux de la main de sa femme en colère.

Je soupirai. Avais-je le choix ? Je savais que mes prophéties se réaliseraient, mais malgré cette certitude j'espérais encore trouver une échappatoire à toute cette souffrance. Tant que je serai vivante, rien n'empêcherait la marche du destin.

Un éclair de lucidité me traversa. Tant que je serai vivante... Lentement, l'idée qui avait germé au fond de mon esprit m'apparaissait plus clairement : il y avait peut-être un moyen d'échapper à la souffrance. Mon regard parcourut les marches tachées de sang, jusqu'à croiser les yeux vides d'un Troyen mort. Il tenait encore son glaive malgré sa gorge tranchée, le visage déformé par la souffrance pour l'éternité. Je m'approchai doucement, comme si je craignais qu'il ne se relève pour m'attaquer ; il ne bougea pas lorsque je lui pris son arme. Sa poigne était solide, mais je parvins à lui arracher son épée ; il me fallut un instant pour reconnaître le reflet que me renvoyait l'arme en bronze tant la douleur et le désespoir avaient déformé mes traits. Je pris une profonde inspiration. Il fallait faire ça vite, avant que le courage ne m'abandonne : il me suffisait de passer la lame effilée le long de ma gorge, et je mourrai avant d'avoir eu le temps de m'en rendre compte. Je levai la lame une première fois, puis la baissai aussitôt, incapable de me trancher la gorge. Pestant contre ma propre couardise, je levai l'arme à nouveau, prête à en finir.

A l'instant où j'allais presser la lame, une force violente m'arracha l'arme des mains. Je tentais alors de la reprendre, mais elle semblait engluée au sol : impossible de la soulever. Je m'acharnai, la prenant à deux mains et tirant de toutes mes forces mais rien n'y fit : la lame resta collée au sol.

Alors je hurlai, insultant les dieux et tout ce qu'il y avait encore de sacré en ce monde, criant mon désespoir, le poing levé vers le ciel :

« Pourquoi vous ne me laissez pas en finir ? N'ai-je donc pas assez souffert ? Cela vous amuse-t-il de voir le malheur des mortels ? Répondez-moi ! »

Ma voix se cassa sur la dernière syllabe, et je répétai plus doucement « répondez moi... ». Je me laissai tomber au sol dans un silence assourdissant. D'un geste machinal j'observai les alentours à la recherche d'une arme, mais je ne vis que la lame impossible à soulever. Je tendis encore une fois ma main vers elle, mais elle semblait toujours fixée au sol.

« Ce n'est pas juste... murmurai-je. Si j'avais su ce que me coûterait mon refus, j'aurais laissé Apollon...

Je fus incapable de finir ma phrase.

- Ce qui devait arriver... chuchotai-je.

Et soudain, la vérité me frappa. Je me redressai doucement, un feu nouveau brillant dans mes yeux : je n'avais rien fait de mal. Il n'avait pas précisé qu'il y aurait une contrepartie à son cadeau, j'avais refusé et j'avais le droit de le faire. J'avais tout fait pour empêcher la chute de ma chère Troie et la mort de ma famille, mais le fait que ce soit arrivé ne me rendait pas coupable. C'était Paris qui avait précipité la chute de mon royaume en enlevant la femme d'un autre, c'était mon père qui a décidé de faire entrer le cheval piégé... Et ce Grec qui m'avait... qui m'a violée... C'est lui qui s'était souillé devant les dieux : je n'avais rien, RIEN fait de mal.

La violence de cette réalisation me fit chanceler. Je battis des paupières, reconsidérant tous les événements sous le prisme de cette réalisation : je n'étais pas coupable. Un sourire perça sur mes lèvres, puis un rire, d'abord discret, puis puissant et joyeux, résonna dans les ruines de Troie.

Il me fallut quelques instants pour me calmer et essuyer les larmes qui perlaient au coin de mes yeux. Mais dès l'instant où je sentis le rire s'arrêter, les larmes coulèrent : je n'avais pas pleuré lorsque je regardais les Grecs mettre à sac les villes entourant la mienne ; je n'avais pas pleuré en regardant le Scamandre rougir du sang de mon peuple. Je n'avais pas pleuré devant mon frère mort, ni lorsque ma mère s'arrachait les cheveux, hurlant de désespoir en voyant son corps outragé. Je n'avais pas pleuré lorsque mon père avait décidé de faire entrer le cheval des Grecs, alors que je savais qu'il causerait sa perte et celle des miens. Je n'avais pas pleuré lorsque ma famille avait été massacrée, ni lorsque l'un des Grecs m'avait violée.

Je pleurais enfin.

Toute la souffrance, toute la violence... La peur, le désespoir, l'angoisse... Je sentais ma peine couler avec mes larmes, ruisselant sur mes joues dans un torrent inarrêtable. Mais je n'avais pas envie d'arrêter : ces larmes étaient libératrices.

Je ne me souviens pas avoir arrêté de pleurer, mais je réalisai soudainement que je murmurais une berceuse que ma mère chantait lorsque j'étais enfant. Mon corps se balançant d'avant en arrière, les genoux repliés sous mes bras, j'entamai cette comptine qui m'endormait toujours autrefois. Elle parlait d'amour et de courage, d'honneur et d'espoir. C'était une très belle comptine, que j'avais toujours espéré chanter un jour à mes enfants. Mais je n'aurai pas d'enfants.

J'observais à nouveau ma cité, mais avec calme et détermination. Non, je n'aurai pas d'enfants. Mon destin était scellé depuis l'instant où j'avais refusé les avances d'Apollon, mais je ne regrettais rien. J'avais le droit de refuser, j'avais le droit de dire non.

Je n'avais pas le droit de mourir, pas encore. L'arme était toujours posée au sol, mais je savais que je ne pourrais pas la soulever : je ne pouvais pas déroger à mon destin, les Moires seules avaient ce pouvoir.

Je tournai mon regard vers Troie en flammes, prenant une profonde inspiration. Je gravai dans ma mémoire l'image de la ville incendiée, tentant de lui superposer celle de la ville de mon enfance. Je chassai la fumée, l'odeur âcre du sang et les cris, revoyant sous la souffrance la joie qui y avait régné. Je fermai les yeux, convoquant des souvenirs joyeux : les aèdes que je passais tant de temps à écouter, les nuits d'été à danser, les rires partagés... Tout cela n'était pas perdu, puisque je l'avais toujours au fond de moi.

Je ne pus réprimer un sourire amer en reconnaissant Agamemnon monter les marches, mais je conservai mon air déterminé. De toute façon, tout serait bientôt terminé...